

LIONEL ASTRUC

# Traque verte

Les dernières heures  
d'un journaliste en Inde

roman d'investigation  
postface de Vandana Shiva

*ACTES SUD*



*À Romy, Gaspard et Nina.  
Aux lanceurs d'alerte anonymes.*



*Je suis très inquiète des circonstances dans lesquelles Hem Chandra Pandey a été tué et j'exhorte les autorités à faire toute la lumière sur sa mort.*

IRINA BOKOVA,  
directrice générale de l'Unesco.

*Les habitants de plusieurs régions indiennes, Lalgarh, Jharkhand, Chhatisgarh et Orissa, témoignent de la répression policière, des arrestations, de la torture, des assassinats, de la corruption. Ils sont confrontés à des forces de l'ordre qui semblent parfois obéir directement aux compagnies minières [...]. De toutes les corporations – hormis les fabricants d'armes –, c'est probablement la plus impitoyable.*

ARUNDATI ROY,  
auteur du *Dieu des petits riens*,  
lauréate du Booker Prize.

*Tous les citoyens indiens savent ce qu'est une "fausse fusillade". Cette expression désigne les nombreux meurtres mis en scène d'où la police sort toujours indemne. Leur fréquence en Inde est terrifiante.*

JUSTIN ROWLATT,  
BBC News, 13 avril 2015.



## AVANT-PROPOS

J'ai découvert l'existence de l'Opération traque verte\*, dont il est question dans ce livre, en avril 2010. Les trois protagonistes principaux du récit qui va suivre étaient encore vivants et résidaient en Inde. Depuis, deux d'entre eux ont été tués par balle et l'un de mes informateurs sur place, rencontré pour la dernière fois en novembre 2013, a été arrêté six mois plus tard. Il est en prison depuis. Je dois la découverte de cette affaire à Vandana Shiva, qui m'a emmené presque contre mon gré au procès de cette opération. Un témoignage m'a alors particulièrement frappé : un paysan habitant les zones tribales du centre de l'Inde, dans l'État du Chhattisgarh, racontait comment les hélicoptères de l'armée avaient à plusieurs reprises survolé les champs autour de son village en tirant à l'arme automatique sur les paysans, qui, pieds nus, détalait vers la forêt. Son regard, sa voix, tout son être exprimaient à la fois la terreur de témoigner à visage découvert et la sincérité d'un homme qui n'a pas été instruit à l'école, n'a pas suivi d'études, est incapable de rouerie. En me retournant alors vers la salle d'audience bondée, vers les caméras

\* *Operation Green Hunt.*

et les journalistes qui occupaient chaque centimètre carré, souvent assis par terre, je compris que la stupeur n'est pas seulement un sentiment bref et intime, mais qu'elle peut couper le souffle et tenir en apnée, pendant des heures, des centaines d'individus sidérés.

Deux ans plus tard, je décidai de retourner en Inde pour enquêter et comprendre comment la montée de la pression sur les ressources naturelles avait pris la forme d'une guerre civile. Comment nous avons franchi ce point de basculement au-delà duquel notre avidité et la raréfaction des matières premières nécessaires à nos consommations quotidiennes répandent la violence et la mort autour des mines indiennes. L'Opération traque verte, qui avait pour vocation d'exproprier les aborigènes pour que l'industrie puisse extraire les matières premières du sol dans l'État du Chhattisgarh, a entraîné la mort de 5 646 personnes et des dizaines de milliers d'individus ont été chassés, déplacés, enfermés. Pourtant, cette affaire a été largement ignorée par les médias occidentaux.

Le récit des derniers jours de Hem Chandra Pandey, journaliste assassiné, rapporté dans ce livre, m'a permis de comprendre l'ampleur et la violence de cette opération. À l'exception de quelques pensées prêtées aux acteurs de cette tragédie et de rares scènes impossibles à reconstituer sans témoin oculaire fiable, c'est une histoire vraie dont j'ai réuni les éléments à l'issue de mois d'enquête, de rencontres, d'interviews et de recherches documentaires.



## HEM

*Le 2 juillet 2010, 5 heures du matin,  
Andhra Pradesh, forêt du village de Sarkepally.*

Le corps de Hem Chandra Pandey, comme une bouteille renversée sur la clairière, se vidait de son sang. La vie s'échappait. En cet instant, il eut l'impression d'être encore à bord de l'hélicoptère – une alouette légère, modèle HAL Dhruv de fabrication indienne – qui l'avait emmené au beau milieu de la nuit. Il s'éleva au-dessus de lui-même en observant, impuissant, son cadavre et celui d'un homme plus âgé, près de lui. Quelques minutes plus tôt, l'homme étendu près de Hem détenait encore une enveloppe. Grâce à la missive glissée à l'intérieur, des milliers d'individus dans les tribus du centre de l'Inde échapperaient à l'exil et à la mort. D'un geste rapide et sûr, l'un des occupants de l'hélicoptère l'avait empochée et elle n'arriverait donc jamais à destination.

Quelques jours plus tôt, Hem menait encore une vie dont il avait aimé la banalité, la discrétion. Une vie presque normale. Ce trentenaire habitait un petit appartement du quartier de Shastri Nagar, dans le centre de New Delhi. Dès 7 heures du matin, les piétons affairés, les voitures, les charrettes et les vélos déferlaient sur la rue et dessinaient les méandres d'un fleuve qui coulait au pied du studio qu'il occupait avec sa femme Babita. Parfois, tel

un tronc d'arbre dans un torrent, un obstacle venait en bloquer le courant, bien vite évacué par la puissance de cette onde humaine, animale et mécanique, qui forçait le passage. Aussi Hem préférait-il se lever avant cette crue matinale, à 5 h 30. Il contemplait quelques instants les traits endormis de Babita. Son visage exprimait un total abandon. Elle dormait à poings fermés en dépit des tout premiers coups de klaxon qui résonnaient de l'autre côté de la fenêtre. Puis le jeune homme se glissait dehors et rejoignait le marché. Il aimait déambuler dans les venelles du quartier. Sur l'asphalte défoncé et parsemé de nids-de-poule, chaque jour le limon de poussière et de déchets gagnait en épaisseur. Les vendeurs ambulants brûlaient à même le sol les ordures les plus encombrantes abandonnées la veille, illuminant l'aube bleutée. Ils présentaient leurs mains aux flammes et se réchauffaient le corps avec un *chai*, ce thé au lait sucré saturé de gingembre, de cardamome, de cannelle, de badiane, servi brûlant dans une tasse en terre cuite.

Hem prenait un plaisir simple à se fondre dans ce décor où sa silhouette était à la fois familière et quasi invisible. Brun et de taille moyenne, ce jeune homme mince, légèrement voûté, au teint clair, portait des lunettes à monture métallique fine, une chemise et un blouson de toile légère, beige, un pantalon gris – jamais de couleurs vives – et des chaussures noires bon marché. Rien ne le distinguait des employés de bureau habillés de frais qui attendaient le premier bus, et cette discrétion lui convenait. En rentrant, il ramassait le journal devant la porte et préparait un repas de pains plats appelés *roti* et de légumes. Babita se levait et ils prenaient ensemble le temps

de manger. Son assiette terminée, Hem lisait longuement, d'abord la presse, puis ses livres en cours, avant de partir travailler.

La lecture n'était pas seulement une source d'information ou un rituel de détente pour Hem. Lire efficacement, comprendre, trier et retenir avait offert au jeune homme la possibilité de quitter le village de montagne qu'il avait habité aux confins de l'Inde, du Népal et du Tibet, à une douzaine d'heures de route de Delhi. Aussi, chaque fois qu'il ouvrait un livre ou l'un de ces tabloïds foisonnants dont la presse indienne a le secret, il retrouvait un espace où il se sentait bien, soupirait d'aise et éprouvait une bouffée de satisfaction à l'idée de ce chemin parcouru jusqu'à son studio de New Delhi. Seul un autocar cabossé, où chacun passait des heures cramponné à la poignée fixée au siège de devant, permettait de revenir de temps à autre à Pithoragarh, où vivait encore une partie de sa famille. Les voyageurs arrivaient, nauséux et recouverts de poussière, parfois des heures après l'horaire prévu, tant la route, souvent une simple piste de terre, réservait de surprises. Mais la joie de revoir sa mère et son frère Rajiv, qui venaient l'accueillir à la gare routière, effaçait toutes traces du voyage. La plupart des familles habitant ce réseau de villages perchés, au milieu de cultures en terrasses de riz, d'orge et de blé, avaient vu l'un de leurs fils s'engager dans l'armée, qui promettait une solde, une vie nomade et, de retour chez eux, le prestige de l'uniforme. Mais Hem et son frère avaient reçu une instruction leur permettant d'espérer mieux. Institutrice, leur mère parcourait chaque jour 7 kilomètres à pied sur les sentiers pour rejoindre sa classe, et rentrait chaque soir par le même chemin.

Leur père, enseignant également, avait sombré dans l'alcool et cessé de donner des cours quelques années avant de mourir, en 2007. Hem avait étudié l'économie à l'université, puis le journalisme, avant de faire le grand saut pour trouver du travail à New Delhi, où désormais il était établi avec Babita.

Au début de l'année 2010, il avait obtenu un poste au service communication d'une compagnie de transport de marchandises : DARCL. La haute tour de verre qui en constituait le siège matérialisait l'importance de cette société en pleine expansion. Pourtant, le personnel était déjà à l'étroit et les équipes, dont celle de Hem, occupaient maintenant d'autres bureaux, loin du siège, perdus dans le quartier de Karampura, dans l'ouest de New Delhi, dans un petit immeuble anonyme et terne en béton brut. Une cage d'escalier sombre grimpaient vers la porte, derrière laquelle régnait une atmosphère calme, contrastant avec le bruit et la surexposition lumineuse de la rue. Une quinzaine d'employés se partageaient un espace éclairé de néons encastrés, les stores des fenêtres baissés pour garder la fraîcheur de l'air conditionné. Une jeune femme replète et toujours bien mise toisait les visiteurs dans la petite pièce qui servait d'accueil et leur apportait une tasse de *chai* avec un sourire forcé. Aussi pouvaient-ils la siroter en regardant les photos des dirigeants qui tapissaient le haut des murs, le bas étant recouvert de boiseries sculptées et vernies qui donnaient une patine cossue à ces bureaux. L'un des clichés représentait le directeur en train de recevoir une distinction remise par le ministre des Transports, un autre le montrait offrant des fleurs à une haute dignitaire. Plus loin, une divinité hindoue partageait un pan de mur avec une horloge et un ventilateur.

La plupart des employés se trouvaient dans une grande pièce composée de petites alvéoles de bois et de verre où étaient gravées des formes évoquant des feuillages. La société DARCL gérait plus de 10 000 camions, appartenant souvent à des sous-traitants, qui exécutaient, dans le grand ballet des transports indiens, un incessant va-et-vient rythmé par des taux de croissance record. Posséder une telle entreprise dans ce secteur en 2010 était une véritable bénédiction pour les actionnaires : ce pays se plaçait parmi les principaux fournisseurs de matières premières de la planète et le transport était donc un secteur-clé. Dans ces bureaux, Hem rédigeait les articles d'un petit magazine hebdomadaire appelé *Transreporter*, destiné aux 3 400 salariés de l'entreprise. Ses pages ennuyeuses alternaient le récit de la signature d'un contrat et les analyses du secteur. En filigrane se profilait la ruée indienne vers les matières premières.

Chaque jour, des norias de camions arpentaient les routes du pays, parmi les plus mauvaises et les plus dangereuses au monde, menant coûte que coûte leur chargement à bon port. Ces monstres d'acier se doubaient en pleine banlieue, en dépit de la circulation, précipitant le véhicule d'en face sur le bas-côté. À toute heure, des files de camions aux bâches dépenaillées ferraillaient sur les cols himalayens où ils s'immobilisaient parfois, dans un dernier spasme, au beau milieu d'une épingle à cheveux, suspendus au-dessus du vide. Le chauffeur descendait alors de sa haute cabine, venait au pied de la machine et démontait un à un les éléments du moteur, y compris les plus gros. L'étalage de ces pièces enduites d'une graisse noirâtre, à même la terre d'une piste perdue du Ladakh ou de l'Himachal Pradesh, laissait

ces héros de la route aussi stoïques que les autres chauffeurs bloqués par le véhicule en panne, accroupis autour du moteur dépecé, fumant l'une de ces feuilles d'eucalyptus séchées et roulées qui servaient de cigarettes aux classes populaires. Chaque panne se soldant par un miracle, le camion repartait.

En Inde, le chauffeur était un mercenaire en campagne, ignorant quand il pourrait rejoindre son foyer et dormant sous son camion, au bord de la route. Prévoir la date de son retour était tout simplement impossible, car les retards les plus longs ne venaient ni des avaries techniques ni des encombrements interminables qui congestionnaient la périphérie des villes pendant de longues heures. C'est aux abords de certains grands ports du pays que les vrais problèmes commençaient, à quelques kilomètres de l'arrivée. L'extraction des matières premières du sous-continent atteignait une telle cadence, un tel débit que ces ports, fussent-ils équipés pour recevoir les plus grands cargos du monde, ne parvenaient pas à absorber ce flux constant. Les innombrables camions qui transportaient du minerai de fer s'agglutinaient, venaient épaissir l'athérome tapissant les artères malades de "notre mère l'Inde". Les routes d'accès aux voies maritimes étaient bordées d'immenses colonnes de camions.

En faisant des recherches pour un article de *Trans-reporter*, Hem découvrit que, dans l'État de l'Odisha, en bord de mer, 3 000 poids lourds se présentaient chaque jour pour déverser leur chargement de minerai de fer sur le port de Paradip, au bout de la route nationale 5A, alors que la capacité de déchargement du port n'était que de 800 véhicules par jour. La file atteignait parfois 25 kilomètres. Harassés par la

chaleur ou soumis aux cataractes de la mousson, les conducteurs immobilisés voyaient se précipiter sur eux les vendeurs à la sauvette qui leur apportaient de petits sacs plastique remplis de soda ou des fruits épluchés, des beignets chauds, ou encore quelques feuilles de bétel à se caler dans la bajoue pour calmer leur impatience. Pendant que certains somnolaient, conversaient ou sirotaient leur thé, d'autres, en tête de file, parvenaient enfin à décharger le minerai avant d'entamer, plus légers, le long chemin du retour.

Pour les employeurs de Hem Chandra Pandey, ces embouteillages géants témoignaient surtout de la domination du transport routier. Le rail accusait un lourd retard face à l'accélération du prélèvement des matières premières. Le port de Paradip, l'un des plus importants de la côte orientale, n'était pourvu que de deux déchargeurs, d'une capacité de 25 wagons par heure (soit 1 500 tonnes). Or, pour revaloriser les chemins de fer, ils auraient dû absorber des quantités bien supérieures : le transport de ces matières premières depuis les ports du sous-continent avait été multiplié par 20 en dix ans et l'Inde serait bientôt le second plus gros pollueur du monde.

Une fois à bord d'un cargo, ces chargements géants de minerai faisaient route vers la Chine où ils étaient transformés en tablettes, téléphones portables, ordinateurs, éoliennes, voitures, etc. Cette frénésie semblait maintenir les collègues de Hem dans une atmosphère d'euphorie permanente, toujours alimentée par les promesses de nouveaux débouchés. Le jeune homme tâchait d'être souriant et de se fondre dans cette petite communauté. Il faisait en sorte que ses articles soient appréciés, même s'il considérait ces tâches comme alimentaires et sans intérêt.